

n'échapperait à un danger que pour se trouver bientôt aux prises avec un autre plus redoutable encore.

S'il avait hésité à faire part de sa crainte au capitaine Kérouet, c'était dans l'espoir qu'il avait pu se tromper sur la nature des nuées aperçues par lui.

Malheureusement il n'avait été que trop bien servi par sa vieille expérience.

Il savait combien les trombes marines sont fréquentes dans les parages de la Terre de Feu et principalement aux abords du cap Horn.

Cette fois ce n'était pas une seule de ces trombes qui se dressait comme un obstacle terrible devant le navire.

La *Diana* se trouvait prise entre deux trombes, l'une signalée à tribord, l'autre à bâbord, et la nuit arrivait avec une effrayante rapidité.

En entendant le cri d'alarme poussé par la vigie, sir William Mildowe, avait précipitamment quitté la dunette, sans que — dans le désarroi général — on se fût aperçu de sa disparition.

CHAPITRE III — NUIT D'ANGOISSES

Jamais catastrophe n'avait paru plus certaine et plus imminente.

La *Diana*, fuyant devant la tempête, se trouvait tout à coup menacée aux deux bords par les trombes marines avançant l'une sur l'autre, comme deux corps d'armée qui vont faire leur jonction et couper la retraite à l'ennemi.

Alors le navire attiré, aspiré, saisi, entraîné, incapable de résister aux terribles assauts, serait emporté comme une plume par un vent d'orage, et disparaîtrait, broyé, au milieu de l'effroyable tourbillonnement.

Il n'était pas un seul des hommes de l'équipage, de la *Diana* qui ne sût à quel terrible ennemi l'on allait avoir à faire et qui ne s'attendit à un dénouement fatal.

Mais ces hommes habitués, à lutter contre les éléments en fureur, après un premier moment de trouble et d'affolement, s'étaient bientôt ressaisis.

Ils attendaient, les yeux dirigés vers la dunette sur laquelle on voyait un groupe formé par le capitaine Kérouet, le Malouin et Robert Maurel, qui tous trois s'étaient rapprochés du timonier ; — ils attendaient des ordres !

Les passagers, en proie à une instinctive terreur, se tenaient à quelque distance, réunis par le besoin que l'on éprouve de se rapprocher les uns des autres dans les moments de danger.

La plupart d'entre eux faisaient, pour la première fois, la traversée ; mais tous avaient lu, dans les relations de voyages en mer, à combien de dangers, à quelle variété d'accidents on était exposé une fois que l'on se trouvait, selon l'expression consacrée, entre le ciel et l'eau.

Aussi à peine le mot de « trombe marine » avait-il été prononcé dans le double cri d'alarme poussé à l'avant par la vigie, à l'arrière par le Malouin, que l'on eût pu voir toutes ces physionomies qui, naguère encore, respiraient le calme, se contracter violemment sous le coup d'une terreur folle, d'un effarement sans bornes.

C'est que l'on savait, quelques-uns par expérience, d'autres pour l'avoir entendu raconter, que la trombe marine est l'un des phénomènes que redoutent le plus les marins.

Au surplus, ce qu'ils entendaient n'était pas fait pour dissiper leur terreur et mettre fin aux transes mortelles qui les agitaient.

Le vent qui commençait à s'élever, leur apportait des lambeaux de la conversation qui s'échangeait entre les quatre personnes réunies, comme eux, sur la dunette.

La voix du Malouin, rude, hachée, prononçait ces mots :

— Et, pour comble de malheur, une nuit sombre et sans étoiles va bientôt nous envelopper.

— Nous aurons tout de même des illuminations, Malouin, grommela le timonier ; les voilà déjà qui s'allument au Sud-Sud-Est !...

Des éclairs déchiraient effectivement l'horizon dans la direction indiquée, se succédant avec une rapidité telle que, par instants, le firmament semblait s'embraser.

— Et voici l'orchestre qui commence son charivari !... Nous allons danser bientôt, ajouta le timonier, tout en se signant, en vrai Breton qu'il était.

Un premier coup de tonnerre retentit, en effet, comme une détonation lointaine.

A ce moment, le second, qui s'était tenu sur le gaillard d'avant, accourut, appelé par le porte-voix du capitaine.

— Faites allumer les feux de détresse ! commanda ce dernier. Et tenez prêtes deux escouades de vos hommes.

Et le capitaine Kérouet ajouta :

— Avez-vous tout votre monde dans la main ?...

— Je répond d'eux comme de moi, capitaine !... Tout ce que vous commanderez sera exécuté aussitôt, et pas un ne boudera à la besogne.

— C'est bien, dit le capitaine.

Puis, passant la main sur son front comme pour en chasser la terrible préoccupation qui assiégeait son esprit, il ajouta, s'adressant au second :

— Je vais faire gouverner en plein sur le Nord. Le cyclone vient du Sud-Sud-Est ; nous avons la chance qu'il trouve le vent d'Ouest pour l'arrêter en chemin et le rejeter au loin.

— Du reste, il ne nous reste pas le choix ! répondit le second, qui, vieux marin, avait fait longtemps la traversée du Pacifique et de l'Atlantique.

— Mais faut parer au plus pressé ! dit le Malouin, jetant ainsi son mot dans la conversation.

« Et le plus pressé, capitaine Kérouet, c'est de canonner ces deux colonnes qui s'avancent à tribord et à bâbord !... »

« Oui, continua le vieux matelot, il n'y a plus que ce moyen de les mettre en déroute, ces maudites trombes, et d'avoir la place libre pour nous diriger vers le Nord... »

Puis, regardant alternativement le capitaine et le second :

— Vous avez, chacun de vous, à vous occuper d'autre chose, l'un de vous tenir ici pour commander, l'autre pour aller là-bas veiller à ce que les commandements soient exécutés ; je puis donc, si vous le voulez, capitaine, me charger de l'artillerie...

— Va, mon vieux Malouin ! consentit le capitaine. Charge-toi de faire monter sur le pont les deux pièces qui se trouvent dans la cale, et nous allons essayer de crever ces trombes !

A ce moment, un éclair déchirant la nue jeta un rayon de lumière sur le groupe des passagers pressés les uns contre les autres.

Le capitaine s'élança vers eux, en s'écriant :

— Retirez-vous dans vos cabines, messieurs ; votre présence sur le pont gênerait nos matelots, et notre salut dépend de la rapidité avec laquelle ils exécuteront les manœuvres.

Comme si ces paroles eussent ranimé, chez les passagers terrifiés, le courage défaillant, plusieurs d'entre eux se proposèrent pour aider l'équipage.

— Je vous remercie, messieurs, répondit le capitaine ; pour le moment, ce serait inutile ; réservez cette bonne volonté pour le cas, — qui peut se présenter — où j'aurais besoin de vos bras, de votre aide et de votre énergie !

— Puisque ces messieurs vont déblayer le pont, dit le Malouin, je demande des hommes de bonne volonté pour descendre avec moi dans la cale, monter ici les deux caronades et les mettre en batterie, l'une à bâbord, l'autre à tribord.

Puis élevant la voix :

— Qui veut me suivre ? s'écria-t-il du ton d'un chef qui demande des soldats dévoués pour enlever une position.

Aussitôt tous les passagers se présentèrent, le bras droit levé en manière d'acquiescement.

Robert Maurel, quittant la place qu'il occupait à côté du capitaine et du timonier, s'était élancé un des premiers pour accompagner le Malouin.

— Ah ! je vous attendais, monsieur Maurel. Vous vous occuperez d'une des pièces, pendant que je m'occuperai de l'autre...

Et s'adressant aux passagers qui tous se tenaient prêts à l'accompagner :

— Suivez-moi, messieurs ! commanda-t-il.

Déjà la petite troupe s'ébranlait pour se jeter sur les pas du vieux matelot, quand tout à coup une voix partant du bas de l'escalier d'entrepont lança ces mots :

— Attendez-moi !... attendez-moi !...

Et l'on vit une forme bizarre apparaître sur le pont.

A la lueur des deux fanaux qui projetaient du haut de la vergue du grand hunier une clarté douteuse sur cette partie du navire, on reconnut sir William Mildowe.

L'Anglais, on le sait, avait, dès l'annonce du danger, disparu du milieu des autres passagers.

Dans le désarroi général, on ne s'était pas occupé de la disparition du bizarre personnage, qui était loin d'avoir inspiré la sympathie.

C'était lui qui revenait revêtu de son « costume de naufragé ».

En toute autre circonstance, on se fût esclaffé à la vue de cet accoutrement burlesque, mais la situation semblait s'aggraver à chaque seconde et nul ne songeait à rire du bizarre accoutrement de l'Anglais.

— Aux canons, pas une minute à perdre ! s'écria le Malouin.

Un formidable coup de tonnerre couvrit la voix du vieux matelot.

Et le roulement se continua alimenté par d'effroyables détonations qui se succédaient, comme si un ennemi demeuré caché et silencieux jusque-là eût, tout à coup, démasqué des batteries et ouvert un feu roulant...

— Mille millions de tonnerres du diable !... cria le Malouin, nous voilà pris de tous les côtés.